

L'EXPANSION ROMAINE

DANS

LE SUD-OUEST DE L'ARMORIQUE

Je me suis beaucoup intéressé à l'étude des vestiges de l'occupation romaine sur le territoire de la Cornouaille actuelle et il y a plus de vingt cinq ans que j'ai commencé à réunir des documents personnels sur cette question, en même temps que je poursuivais des recherches bibliographiques destinées à compléter les résultats de mes observations. J'ai déjà donné sur ce sujet dans le *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, en 1906, une note sur les *Ruines et substructions romaines du Cavardy et du Stang, canton de Fouesnant* et un mémoire plus important (73 pages) intitulé : *L'occupation romaine dans le bassin de l'Odet*. Comme complément de ce dernier travail j'ai publié dans la *Revue de Bretagne*, en 1909, mes *Recherches sur le parcours de quelques voies romaines dans la partie orientale de l'arrondissement de Quimper*.

Beaucoup d'autres ont écrit sur les antiquités gallo-romaines de notre pays. Parmi les ouvrages généraux où il en est question, je citerai ceux de Desjardins, d'Arthur de La Borderie, de M. Camille Jullian. Parmi les travaux de détail j'indique, au courant de la plume, ceux du D^r Halléguen, du D^r Toulmouche, Flagelle, Halna du Frétay, Le Men, Grenot, de La Monneraye, P. du Chatellier, R. de Kerviler, Villiers du Terrage et, parmi nos collègues actuels de la Société archéologique, MM. le chanoine Abgrall, l'abbé Rolland, le colonel Dizot, Le

Carguet, Le Guennec. Après cela, me direz-vous, le champ des recherches doit être complètement parcouru et toutes les sources d'information épuisées ? Non, assurément. Je vous apporte, d'ailleurs, à mon tour un certain nombre de renseignements inédits ; mais cette étude dont je vais vous donner la primeur aujourd'hui laissera encore à glaner pour les archéologues à venir. Cette étude sera la mise au point de ce que nous connaissons (ou que nous croyons connaître actuellement sur l'occupation romaine dans la partie Sud-Ouest de l'Armorique, au Sud des Monts d'Arrée et en deçà de la rivière Ellé ou de la ligne qui la prolongerait vers le Nord à la rencontre des Monts d'Arrée ; ce sera un nouveau jalon vers la connaissance plus complète de l'état du pays à la fin de l'empire romain ; rien de plus.

I. — ÉTUDE DES CARTES ET DU TERRAIN

Les tables de Ptolémée et la carte de Peutinger nous fournissent peu de renseignements sur la région qui nous intéresse, mais nous possédons maintenant un bon nombre de directives pour la recherche des vestiges gallo-romains. Déjà la Société archéologique du Finistère avait fait paraître dans le 2^e tome de son *Bulletin* (volume de 1874-75) un « questionnaire » relatif aux restes antiques existant dans notre département. Un certain nombre d'archéologues ont utilisé et perfectionné ces données ; moi-même j'ai cru trouver des repères, au moins curieux. Quoiqu'il en soit, la méthode à suivre pour ce genre d'investigations est devenue de plus en plus rigoureuse, de plus en plus scientifique. Comme elle n'est étudiée nulle part dans son ensemble, je crois utile d'en donner ici un exposé aussi complet que possible des faits que nous devons utiliser pour l'étude des vestiges de l'occupation romaine dans notre région.

Il y a lieu de séparer, d'un côté, le travail préliminaire sur la carte au 80.000^e et sur le plan cadastral ; de l'autre, les recherches sur le terrain.

Travail préparatoire sur la Carte au 80.000^e.

— Au cours de ce travail préparatoire nous aurons à nous occuper d'abord de l'étude des noms de lieux, puis de celle des longues voies à parcours rectiligne, suivant de préférence la ligne des points les plus élevés des plateaux, rayonnant autour de certaines localités et jalonnées par une série de villages à noms caractéristiques.

A. — **Les noms de lieux.** — Dans la région qui nous occupe les noms de lieux intéressants sont en majorité des noms celtiques. Ces noms peuvent être répartis dans les sept catégories suivantes :

a) **CAMPS ET MOTTES.** — Les localités appelées actuellement *Kastel*, *kastellou*, *Kistilli*, *Kestel* (« château », « les châteaux »), *Kastel douar* (« château de terre » et en pays de langue française « *camp de César* ») possèdent assez souvent des vestiges de camps romains.

A côté on peut ranger les localités portant le nom de « *La Motte* », en breton : *ar voden*, *ar vouden*, *boden* ; si ces mottes ne sont, dans un certain nombre de cas, que des vestiges de la féodalité il y en a d'incontestablement gallo-romaines ; nous verrons par la suite comment on peut les distinguer.

b) **RÉSIDENCES.** — Quantité de noms de villages indiquant des résidences sont tout à fait caractéristiques. Le nom de lieu *Kerromen* (villa romanorum) se passe de commentaires. De même, en Haute-Bretagne, le nom de lieu *Roma*.

Celui de *Kosker* (le vieux village) est aussi très caractéristique ; au point de vue linguistique il présente, en outre, un certain intérêt : la présence de l'adjectif avant le substantif dans ce nom composé et l'essai de représentation du *th* dur

de *koth* par la lettre *s* nous indique que le nom est ancien ; les deux particularités que je viens de signaler appartiennent, en effet, à la période de notre langue, antérieure au xvii^e siècle, que les philologues désignent par le terme de moyen breton ; plus tard on eut dit, comme aujourd'hui : *Kergoz*. Le nom de *Ty ru* (la maison rouge) s'il a pu s'appliquer à des maisons de lépreux est souvent caractéristique des vestiges d'une habitation romaine sur l'emplacement de laquelle la couleur rouge de nombreux débris de tuiles à rebord a depuis longtemps attiré l'attention. Le nom de *Guiler*, d'origine gallo-romaine, doit aussi retenir notre attention ; dans la commune et au village de ce nom ont été rencontrés des traces d'habitations gallo-romaines.

La Salle, Les Salles (en breton : *ar Sal, ar Zal, ar Salou, ar Saleier, ar Zalou*) constituent également des noms très caractéristiques. A proximité de Quimper, au bord de la voie de Carhaix à Aquilonia (Mont-Trugy) il y a un *Keranpensal* qui nous donne une forme en moyen breton et qui me paraît signifier « le village du bout de la Salle ». En fait de noms composés présentant une origine ancienne, retenons aussi *Henvic* et *Lanvic* qui, à première vue, paraissent constituer un amalgame celto latin par la juxtaposition d'un préfixe peut être latin (*vicus*). Ceci, d'ailleurs, à titre d'hypothèse devant être vérifiée par l'étude des formes successives dans les pièces d'archives ou autres.

Dans le même ordre d'idées, notons aussi le nom de *La Haie*, et, me semble-t-il, une forme bretonisée *Penanhaie* « le bout de la haie ») et *Mur, Muriou, Mureier, Moguer, Moguerou, Magoariou* (« le mur », « les murs »), *Moguermeur* (« le grand mur »).

Les lieux-dits *Le Quinquis* et *Le Plessis*, s'ils se rapportent à des établissements postérieurs à l'époque romaine, n'en sont pas moins intéressants à noter, car on y a parfois rencontré des vestiges gallo-romains. Dans les départements

voisins, il y a lieu de faire état des noms de lieux-dits *Le Mortier*, *Les Mortiers*, qui indiquent souvent d'anciennes exploitations de pierre calcaire, soit pour faire de la chaux, soit pour avoir de la castine à l'usage des fonderies de fer. Dans ce cas, en Bretagne française, on peut trouver également des noms de lieux comme *La Ferrière* et *Le Châtellier*. Ça et là, en pays français, on trouve d'autres vocables se rapportant à des métaux précieux : *L'Aurière*, *L'Argentière*, et indiquant d'anciennes exploitations de minerais.

Une autre catégorie de noms de villages, fermes, moulins, est tout à fait intéressante au point de vue de nos recherches préparatoires : c'est celle où se trouve un radical breton indiquant la présence du *buis*. Cet arbuste, auquel son feuillage persistant a fait donner le nom de « Buis toujours vert » (*Buxus sempervirens*, était certainement indigène dans quelques localités de la Gaule, par exemple sur des côteaux calcaires, tellement arides, que jamais les Gallo Romains n'auraient eu l'idée d'y placer leurs habitations ; et, de fait, on n'en trouve aucun vestige dans ces localités ; mais dans notre région, où le calcaire est rare et le buis également, on a eu l'occasion de remarquer plusieurs fois la présence du buis et de ruines gallo-romaines dans des localités qui, sous une forme ou sous une autre, portent un nom contenant une allusion à cette présence. C'est le cas du *Meil ar Beuz*, de La Forêt-Fouesnant, d'un certain nombre de *Buzit* et de *Beuzit* (avec des variantes), du *Pont-de-Buis*, au Nord de Châteaulin, de diverses *Boixière* ou *Boissière*, localités où, d'une manière générale, on trouve actuellement et des vestiges typiques et des plants de buis.

c) CHAPELLES. — Au voisinage des voies romaines se sont édifiées à une époque très ancienne, puis au Moyen-Age, une série de chapelles remarquables par leurs noms à caractère archaïque et par le nombre restreint de vocables sous lequel

elles sont désignées. En outre, parmi leurs noms ne figure celui d'*aucun saint celtique*. Il est hors de conteste que le clergé régulier ou séculier a profité à ces époques des voies romaines si solides, si intelligemment tracées, pour y élever ces divers monuments culturels.

Ces chapelles, dont nous verrons souvent par la suite tout l'intérêt, s'appellent : *Lochrist, La Trinité, Saint-Pierre, Saint-Jean, Locjean, Saint-Symphorien, La Madeleine, Le Moustoir, Le Pénity, Saint-Christophe, Saint-Laurent, Saint-Jacques, Saint-Michel, Locmaria*, sans compter *Saint-Véner* qui, avant Sainte Agathe, fut le patron de la chapelle de Langon (Ille-et-Vilaine), ancien temple païen. *Le Cloître* me paraît être aussi un nom caractéristique.

d) ÉTABLISSEMENTS HOSPITALIERS. — Les établissements hospitaliers, situés parfois en des points où avaient préexisté des établissements gallo-romains, portent des dénominations non moins caractéristiques ; ce sont, par exemple, *Le Temple, L'Hôpital, Saint-Jean, Saint-Julien*. En Haute Bretagne, on noterait, en outre, en fait de noms anciens, le long des grands chemins, ceux de *La Maladrerie, La Maladrerie, et Saint-Lazare*.

e) CIMETIÈRES. — Il y aura lieu aussi de tenir compte des noms de lieux indicatifs d'un cimetière comme *karn* (dans *Bot-karn*) et *beret* (dans *Park ar Veret*).

f) CARREFOURS. — Certains carrefours s'appellent encore *Kroaz ru* ou *La Croix rouge* ; ces appellations dérivent assez souvent de la présence de débris de tuiles provenant d'un établissement gallo-romain.

g) TERMES DE VIABILITÉ. — Plusieurs termes appliqués à la viabilité sont dignes d'être retenus comme s'appliquant à de très anciennes voies, romaines presque toujours. Nous retiendrons surtout : *Hentmeur, Stratveur* (la grande route), *Hent Is* (la route d'Is), *Hent braz koz* (la vieille grande route),

Kerstrat (le village de la route), *Strat glaz* (le chemin vert), *ar Pave* le pavé), *Pen ar Pave* (le bout du chemin pavé), le *Chemin des Sept Saints*, *Kerferré*, et, d'après le D^r Halléguen, *Hent Ahès*, *Hent an Noblans koz*, *Hent ar Gelven*.

En Haute-Bretagne, les noms de *Chemin Noë*, *La Chaussée*, *Chemin Chasle*, *Chemin Ferré*, sont aussi caractéristiques de voies très anciennes ; sur ces voies sont des « *Pont de César* ». Ailleurs, en France, on a le *Chemin des Bœufs*, la *Chaussée Brunehaut*, le *Grand Chemin*, *La Chevalerie*, *Haute Chevauchée*, *Chemin des Romains*.

B. — Les parcours présumés des voies romaines sur la carte au 80.000°. — Les meilleures éditions, pour la recherche des parcours présumés des voies romaines, sont les plus anciens tirages de la carte du Ministère de la Guerre, au 80.000°. Là, en effet, il est possible de retrouver de longs secteurs de chemins à un trait circulant en direction rectiligne (ou presque) et passant par toutes les principales cotes d'altitude ou dans leur voisinage. Sur les éditions récentes de la carte, un certain nombre de ces chemins est figuré à deux traits, au moins pour certains segments, par suite de leur réutilisation comme chemins vicinaux ou autres, et les études préliminaires sont dès lors moins faciles.

En dehors de leur rectitude, les longs chemins des hauteurs devront, naturellement, être jalonnés par des stations à noms caractéristiques, comme ceux que je viens de signaler, et renfermant, en outre, des traces de l'occupation romaine.

Travail préparatoire sur le plan cadastral. — Le travail préparatoire sur le plan cadastral constituera, évidemment, une étude plus approfondie que celle effectuée sur la carte au 80.000°. Ici on pourra trouver non seulement des noms de communes et de villages, mais encore des noms de parcelles très significatifs. Par exemple sur mes terres à

Keranbarz, commune de La Forêt-Fouesnant, une parcelle cadastrale, en nature de chemin assez large, désignée sous le nom de *Hent ar Punz* (la route du puits), peut être considérée avec beaucoup de vraisemblance comme étant le chemin qui reliait la station gallo-romaine voisine de *Chapel Guiler* à un ancien puits intarissable, le meilleur du pays, mais situé maintenant en pleine campagne, à 300 mètres de toute habitation.

En ce qui concerne le trajet présumé des voies romaines, les archéologues ont remarqué, depuis assez longtemps, que le cadastre porte de longues bandes étroites, rectilignes, circulant entre les champs et correspondant aux vieux chemins à un trait que nous avons déjà repéré sur la carte au 80.000^e.

En résumé, comparé à cette carte, le plan cadastral représente l'aspect du pays vu à un plus fort grossissement et, par conséquent, avec plus de détails.

Recherches sur le Terrain. — Comment les recherches sur le terrain vont-elles nous donner la confirmation de l'exactitude du travail que nous aurons ainsi préparé par la méthode inductive ? D'une manière générale, cette confirmation se fera très simplement, les vestiges gallo-romains présentant des caractères très tranchés. Passons en revue ces différents souvenirs de l'occupation romaine.

a) CAMPS ROMAINS. — Les camps romains ne ressemblent ni aux camps préhistoriques, ni aux fortifications de la féodalité. Ces camps, situés sur des hauteurs et au voisinage des gués, souvent disposés de manière à pouvoir correspondre avec plusieurs autres camps par des signaux lumineux, sont toujours limités par des remparts tracés en ligne droite et leur contour est la plupart du temps rectangulaire. Leurs remparts sont en terre plus ou moins mélangée de cailloux ou de moëllons ; un fossé les entoure ; parfois leurs quatre

angles sont flanqués de tours rondes ; à l'intérieur on trouve les tuiles à rebord indiquant indéniablement une origine gallo-romaine.

Les camps préhistoriques ont une disposition différente. Dans certains cas, ils sont situés sur des pointes rocheuses, entourés sur deux côtés par la mer ou des rivières, ou dominant simplement une plaine ou un plateau, avec des défenses à la base de la pointe, telles que tranchées transversales, talus, remparts grossiers en quartiers de pierres amoncelées. On en trouve aussi un certain nombre de forme circulaire, rarement carrée ou rectangulaire, avec, à l'intérieur, des fonds de cabanes circulaires. Cette forme plus ou moins circulaire de l'enceinte se retrouve dans les mottes fortifiées, avec fossés, des premiers temps de la féodalité.

Les camps préhistoriques ne renferment, d'ordinaire, que des produits de l'industrie pré-romaine ; cependant, il a pu arriver qu'étant donné leur situation certains d'entre eux aient été utilisés par les Gallo-Romains et, qu'en ce cas, on y rencontre certains objets se rattachant à leur civilisation particulière.

b) TEMPLES. — Toute construction circulaire ou polygonale, en petit appareil à contour simple ou double, doit éveiller dans notre esprit une identification avec un temple tel qu'on les contruisait sur notre sol. Le type de ces édifices, comportant deux tours polygonales emboîtées l'une dans l'autre et séparées par un chemin de ronde de 1 mètre de largeur, se trouve au Haut-Bécherel, près de Corseul. Ici, les substructions à Trégouzel, au Sud de Douarnenez, où une aire circulaire entoure une aire rectangulaire, peuvent représenter les ruines d'un temple païen. Par ailleurs, il a été rencontré çà et là quelques statues de divinités, d'origine gallo-romaine. Enfin, je rappelle que le bénitier voisin du porche Sud de l'église de Penhars est un autel gallo-romain.

c) HABITATIONS. — Les habitations gallo-romaines se signalent à l'observateur par des caractères tels qu'il est impossible de les confondre avec quoi que ce soit. S'il y a des murailles encore debout, on les reconnaît aux parements composés de petits cubes de moellons disposés en lits réguliers et réunis par un mortier, d'une extraordinaire dureté, formé de sable et de chaux hydraulique. C'est ce qu'on appelle improprement le *ciment romain*. Parfois les murailles des maisons étaient renforcées par des contre-forts, comme cela se voit au Cavardy, en Saint Evarzec. Parfois des cordons de briques étaient intercalés dans les murs. Généralement on trouve en abondance, dans les habitations romaines ou à leurs abords, avec des poteries, de nombreux fragments de tuiles à rebord et aussi des meules à bras.

Quand les murs sont éboulés jusqu'au voisinage du sol, le plan des habitations romaines se reconnaît à sa disposition en rectangle allongé, compartimenté par différents murs ; les fragments de tuiles et de poteries samiennes favorisent encore l'identification de ces substructions. Souvent les moellons épars sur le sol sont rougis par l'action du feu. Quelques coups de pioche permettraient sans doute de mettre à jour soit des dallages en ciment ou en mosaïque, soit au moins leurs fragments.

Parfois, en fait de vestiges de l'habitation des gallo romains, on trouvera seulement des restes d'hypocaustes, c'est-à-dire de ces cavités constituées par une série de petits piliers supportant un dallage épais de plus d'un p'ed, cavités où circulait l'air chaud destiné à élever la température des différentes pièces de l'habitation.

S'il s'agit de thermes on pourra, parfois, essayer de reconstituer leur disposition en se basant sur les descriptions laissées par les auteurs anciens ou encore subsistantes dans quelques établissements suffisamment conservés.

d) **FOURS A POTIERS.** — Les fours à potiers gallo-romains sont caractérisés par leur contenu. On y a trouvé, par exemple, de nombreuses statues de Vénus Anadyomène disposées pour la cuisson ou de ces petits creusets à section rectangulaire, assez fragiles, dont on ignore l'usage exact, mais qui ont été rencontrés juxtaposés sur une aire bétonnée dans les constructions gallo-romaines de Kerobestin, en Combrit.

Parmi les installations d'ordre industriel, notre collègue M. Delécluse, si au courant des antiquités de la ville d'Is, me signale à Douarnenez les auges bétonnées, couvertes en tuiles, ayant servi, à l'époque gallo-romaine, à saler le poisson dont on a retrouvé dans ces récipients les écailles et les arêtes.

e) **AQUEDUCS** — Les aqueducs paraissent rares dans notre région : peut-être n'en a-t-on pas suffisamment recherché les vestiges. Ils ne sont cependant pas inconnus et nous devons à la patience et à la sagacité de M. l'abbé Rolland de nous avoir fait connaître le très important ouvrage de ce genre qui amenait à Carhaix, centre gallo-romain important, par une série de détours habilement calculés, se déroulant sur une cinquantaine de kilomètres, l'eau de sources captées à une distance de quinze kilomètres au plus.

f) **CIMETIÈRES ET SÉPULTURES.** — L'Armorique ne paraît pas avoir possédé des cimetières gallo-romains comparables aux nécropoles de l'Italie. Nos cimetières gallo-romains donnent l'impression de cimetières de pauvres. Les cimetières à sépultures par incinération contiennent généralement un assez grand nombre d'urnes funéraires enfouies directement dans le sol. Ce type de cimetières a été rencontré à Carhaix et à Aquilonia.

D'autres sépultures comportaient un sarcophage en granit ou en calcaire, selon les ressources fournies par les carrières de la région, où l'on reconnaît l'emplacement de la tête et du corps. Ce sarcophage comportait un couvercle qui pouvait

être fait avec des tuiles à rebord. Parfois la sépulture est formée de dalles posées de champ, en rectangle, avec d'autres dalles pour couverture.

g) MONNAIES. — Il est à peine nécessaire d'indiquer que la présence de monnaies romaines sur l'emplacement ou au voisinage d'un monument, présumé romain, suffit pour dater ce monument.

h) VOIES ROMAINES. — J'ai déjà indiqué comme caractères généraux des voies présumées romaines, sur la carte au 80.000^e et le plan cadastral, d'abord leur rectitude, ensuite leur parcours par les points dominant largement les alentours. Sur le terrain il est généralement facile de les reconnaître, au moins dans certains de leurs tronçons, car il arrive souvent, qu'entre des parties fort bien conservées de ces voies il s'en trouve d'autres, situées dans leur prolongement, qui sont très dégradées, réduites à l'état de fondrières ou de sentiers. Généralement ces parties dégradées des voies sont celles qui passent dans les points les plus declives, et riches en sources, ou encore celles qui traversaient les bois et que la végétation a parfois complètement envahi. Les voies bien conservées ont couramment dix à quinze mètres de largeur et sont bordées de douves larges et profondes. Elles paraissent avoir été ordinairement macadamisées; en tout cas, le pavage ou le dallage ne s'y rencontre qu'exceptionnellement dans notre région. Leurs pentes sont fort raides au passage des vallées qu'elles traversent presque toujours en ligne droite. Quand le fond de la vallée était instable ou marécageux, une solide chaussée surélevée a été parfois construite pour parer à ces inconvénients. L'un des accompagnements les plus caractéristiques des voies romaines, ce sont les bornes milliaires dont la taille et la forme en haute et massive pyramide rectangulaire tronquée, à angles arrondis, ne peuvent manquer d'attirer les regards des passants, surtout si l'on y relève

des inscriptions de l'époque. Mais des milliaires aussi intacts sont ici l'exception. La plupart du temps, en effet, ou les inscriptions se sont effacées, ou les pierres ont été repiquées, ou encore elles ont été transportées ailleurs et, décorées du nom de *lech*, qui sonne bien et qui constitue un voile commode à notre ignorance, leur origine réelle est complètement oubliée. Je n'insiste pas actuellement sur les milliaires. J'aurai l'occasion d'y revenir plus loin.

Mais, en l'absence de milliaires reconnaissables ou demeurés en place, il est encore facile de jalonner les voies romaines à l'aide des vestiges gallo-romains qui se trouvent sur leur parcours présumé et à leurs deux extrémités, par exemple : camps, substructions indiquant des agglomérations anciennes ou même de simples relais.

On sait que la mesure de longueur adoptée pour le jalonnement de ces voies était la lieue gauloise de 2.222 mètres. Or, en recherchant les emplacements de milliaires, sur des voies de notre région, j'ai été amené à faire les intéressantes constatations que voici :

Relativement aux monuments gallo-romains placés le long des voies romaines, on constate très souvent qu'ils sont situés à une lieue gauloise les uns des autres ou à une distance représentant un multiple exact de la lieue gauloise.

Si nous prenons, par exemple, la voie de La Forêt-Fouessant à Carhaix et si nous la suivons vers le Nord Est, en passant par Saint Yvi, Elliant, Tourc'h, Coray, nous remarquons qu'à partir de son point de départ au fond de l'anse de La Forêt jusqu'au village de Chapel-Guiler, siège d'un établissement gallo-romain, il y a une lieue gauloise ; de Chapel-Guiler au camp romain du bois de Pleuven il y a encore une lieue gauloise ; de même du camp du bois de Pleuven aux substructions de Ménez Riou Bihan, au-dessus de Saint-Yvi ; à deux lieues gauloises plus au Nord, nous trouvons non des ruines romaines mais un village à nom typique, Coskeric ; à

une lieue gauloise plus loin, un village à nom également caractéristique. Le Quinquis, au voisinage duquel se trouve, d'ailleurs, une borne milliaire. Voilà une série de faits très nets et on pourrait, vraisemblablement, en relever d'autres en remontant vers Carhaix.

Mais, en dehors du jalonnement des voies par des établissements situés à des distances régulières et d'origine gallo-romaine ou au moins très ancienne, il y a un jalonnement non moins régulier par les croix de pierre, sur lequel je veux attirer maintenant votre attention.

Pour mieux me faire comprendre je prendrai deux exemples.

J'emprunterai le premier à la partie du *Chemin des Sept Saints* qui, précédemment, à titre de grande voie romaine, reliait Quimperlé gallo-romain, agglomération située sur la rive gauche de l'Ellé et de la Laita, là où sont actuellement le faubourg du Bourgneuf, le quartier de Saint-Avit et Trévoazec, à la ville d'Aquilonia que nous étudierons plus tard et dont le poste militaire du Frugy paraît avoir été le point principal. Par la voie romaine, il y a 40 kilomètres entre Quimperlé et le poste militaire du Frugy ; ce chiffre correspond à 18 lieues gauloises. Or, plusieurs des croix situées le long de la voie sont séparées soit par un intervalle d'une lieue gauloise, soit par une distance correspondant à un nombre entier de lieues gauloises, et, *les croix* dont je veux parler *sont situées aux points où des bornes milliaires auraient marqué des lieues gauloises*, soit que l'on parte de Civitas Aquilonia pour aller à Quimperlé, soit que l'on effectue le voyage en sens inverse. Ainsi, en venant de Quimperlé, la croix de Ty-Névez, en Melgven, correspond au milliaire n° 10 ; la croix de Kermar-tret, en Saint-Yvi, au milliaire n° 12 ; celle de Ke-reonnect, dans la même commune, au milliaire n° 13 (1).

(1) Ch. Picquenard, *Recherches sur le parcours de quelques voies romaines dans la partie orientale de l'arrondissement de Quimper*, dans la *Revue de Bretagne*, 1909, p. 130-131.

J'emprunterai le second exemple à la voie de *Civitas Aquilonia* à *Carhaix*. « Entre le camp de Park-ar-Groaz, point le plus important, centre militaire de *Civitas Aquilonia*, et la croix antique de Keranpensal, en Ergué-Gabéric, il y a une lieue gauloise. Plus loin, au bord de la voie, on trouve les lieux-dits Kroaz-ru la (Croix-Rouge) et la Croix-Saint-André ; en ces deux points il n'y a pas [actuellement] de croix de pierre ; au premier point on a constaté des vestiges gallo-romains et j'ai trouvé, de plus, qu'il était exactement à une lieue gauloise de la croix de Keranpensal ; quant au second point, la Croix-Saint-André, il se trouve exactement à deux lieues gauloises de la Croix-Rouge » (1).

.....

« On m'objectera que d'autres croix élevées au bord des voies de *Civitas Aquilonia* à *Carhaix* et à *Sulim* ne se trouvent pas en des points où des milliaires auraient pu exister ; je ne fais aucune difficulté pour reconnaître que, c'est le cas pour la croix de Lanardé, en Melgven ; pour celle dite de Toulgoat, en Saint-Yvi, et pour celle de Quillihuc, en Ergué-Gabéric, mais je n'en persiste pas moins à croire que dans un certain nombre de cas les croix ont remplacé des milliaires. La première étape de la christianisation de ces bornes a consisté à les surmonter d'une croix, comme on l'a fait pour les menhirs ; c'est ainsi que fut traité le milliaire situé à quelques centaines de mètres à l'Est du bourg d'Elliant. Peut-être même, d'autres lechs, surmontés de croix, situés çà et là et trop petits pour être des menhirs retaillés, représentent-ils, eux aussi, d'anciens milliaires ? Quoiqu'il en soit, on peut parfaitement admettre pour les milliaires authentiques christianisés que la piété des fidèles aura, au cours des âges, remplacé certains de ces monuments dépourvus de style par

(1) Ch. Picquenard, *op. cit.*, p. 131. Je fais remarquer dans l'étude en question que certains noms de lieux-dits peuvent s'expliquer par leur situation à un carrefour (*Kroaz*).

d'autres présentant un caractère plus architectural. Le fait que plusieurs de ces croix sont situées en des points où devaient se trouver des milliaires donne à cette hypothèse une force singulière. Du reste, en un point au moins, à Kereonnec, en même temps qu'on trouve une croix, on constate la présence des vestiges gallo romains et rien n'empêche de croire que la même constatation sera faite ailleurs » (1 .

« En résumé, on ne saurait méconnaître la régularité avec laquelle certains établissements romains sont distribués le long de nos anciennes voies : ceci est particulièrement évident, pour les vestiges gallo-romains constatés à *Menez-Riou Bihan*, au *bois de Pleuven*, à *Chapel Guiler* qui sont tous trois séparés les uns des autres par la distance d'une lieue gauloise. On ne saurait, non plus nier, que certaines croix monumentales situées au bord de nos voies romaines occupent la place où devaient s'élever des milliaires et semblent avoir remplacé ceux-ci. On ne saurait nier que certains lieux-dits où subsiste le nom de *Kroaz* se trouvent, eux aussi, là où devaient s'élever des milliaires. Enfin, il est possible que tel établissement du Moyen-Age situé là où devait s'élever un milliaire ait remplacé un établissement gallo romain ou ait été construit dans son voisinage » (2 .

i) STATIONS DE PLANTES PRÉSUMÉES D'ORIGINE ROMAINE. — En dehors du *Buis* dont j'ai constaté personnellement la présence au voisinage des stations gallo-romaines de Mauves (Loire-Inférieure); du Pont-de-Buis, du Moulin du Buis, en La Forêt-Fouësnant; du Cavardy, en Saint-Evarzec; du Péren-

(1) Ch. Picquenard, *op. cit.*, p 131-132.

(2) Ch. Picquenard, *op. cit.*, p. 132-133. .

nou, en Plomelin (Finistère), peut-on retrouver des stations de plantes utiles ou non introduites en Gaule par les Romains ?

C'est la question que s'est posé un distingué botaniste. M. Eug. Simon, receveur de l'enregistrement, et il nous a exposé le résultat de ses recherches pour une région voisine de la Bretagne dans un travail substantiel publié en 1913 dans le *Bulletin de la Société botanique des Deux-Sèvres* sous le titre de « *Les problèmes de la flore poitevine* ».

Il faut retenir deux faits caractéristiques dans la distribution géographique de ces plantes présumées d'importation romaine ; c'est que, d'abord, leurs stations de la région de l'Ouest de la France sont séparées de leur foyer principal de dispersion par des distances considérables, 500 kilomètres par exemple ; c'est ensuite que leur présence dans notre région est subordonnée à la présence actuelle ou à l'existence ancienne de stations romaines et qu'elles manquent à peu près complètement là où il n'y a pas eu occupation romaine.

L'une des plus typiques de ces plantes d'importation romaine signalées par M. Eug. Simon est le Géranium tubéreux (*Geranium tuberosum* L.) dont la décoction dans du vin blanc ou rouge était très réputée chez les Romains. C'est une espèce de type désertique ou steppique, comme on en peut rencontrer dans le bassin méditerranéen ou dans le Sud-Ouest asiatique, c'est-à-dire un type à racines renflées en tubercules contenant des réserves nutritives et à courte végétation printannière. Il ne s'avance pas ou a disparu de Bretagne, mais il a persisté dans la région de Poitiers, centre gallo-romain important. Or il est très curieux de trouver dans notre région à climat humide et tempéré cette espèce des pays steppiques et désertiques qui n'existait certainement pas en Gaule quand elle était couverte de forêts et qui y a donc été introduite depuis.

Je citerai encore, avec M. Eug. Simon, une autre plante poussant le long des murs, des chemins, sur les décombres, c'est une rare espèce d'Ortie, l'Ortie à boules (*Urtica pilulifera* L.) que les vieux auteurs appelaient *Ortie romaine* (1). Cette herbe annuelle dont le centre de végétation est dans le bassin méditerranéen reparait loin de là, dans le Poitou, uniquement dans les points où il y a des vestiges gallo-romains. Elle reparait au Pouliguen, au bourg de Batz, au Croisic et dans le Finistère, sur trois localités citées : Le Conquet, Ile Molène, Lampaul-Ploudalmézeau, la première et la dernière sont au voisinage de points où l'on a trouvé des vestiges gallo-romains.

Je crois que l'on peut ranger aussi parmi les plantes d'importation romaine, une autre espèce d'Ortie plus rare que la précédente, l'Ortie membraneuse (*Urtica membranacea*, Poir) dont le centre de végétation est aussi dans le bassin méditerranéen et que nous retrouvons, sans stations intermédiaires, à 700 km de là, dans l'extrême Sud-Ouest du Finistère ; or, partout où elle se trouve : à Pont-l'Abbé, Plomeur, Guilvinec il y a, dans le voisinage, des traces de l'occupation romaine.

Il a été écrit que les Orties étaient utilisées par les Romains pour se frictionner et se réchauffer la peau quand ils se trouvaient transportés dans des pays plus froids que l'Italie. Il me semble que ce traitement eut été plutôt... énergique. Il est plus vraisemblable de supposer que ces plantes ont été utilisées par les Romains pour quelque usage médicinal, par exemple, à titre de révulsifs.

Parmi les autres plantes médicinales cultivées par les Romains et qui ont subsisté au voisinage des décombres de leurs établissements je mentionnerai seulement l'*Aunée* et l'*Olusatrum*.

(1) Boreau. *Catalogue des plantes du Maine-et Loire*, 1859, p. 146.

L'Aunée est une grande composée dépassant 1 m. de hauteur, offrant de larges feuilles et des inflorescences d'un jaune foncé rappelant celles du Topinambour. Son nom botanique est *Inula Helenium* L. Or, en ce qui concerne le Sud-Ouest de l'Armorique, il y a lieu de noter que toutes les localités où cette plante s'est maintenue, *sans s'étendre*, sont au voisinage de stations gallo-romaines, ou de voies romaines, qu'il s'agisse de Kerinvel, en Ergué-Armel ; de Saint-Tromeur, en Guilvinec ; de Penmarc'h ; de l'anse de Dinan ; de Kerloc'h, en Crozon ; de Rostellec, près du Fret.

L'Olusatrum (*Syrnium Olusatrum* L.) est une plante Umbellifère dont l'aspect rappelle un peu celui de l'Angélique sauvage, mais avec les fleurs jaunes au lieu d'être blanches. Quoiqu'elle ait acquis plus d'extension que l'Aunée, on remarquera qu'elle abonde surtout auprès des centres d'occupation romaine comme Vannes et Brest.

C'est vraisemblablement à l'époque du défrichement des forêts de la Gaule, c'est à-dire sous la domination romaine, qu'ont été introduites chez nous les mauvaises herbes de nos moissons ou plantes messicoles telles que : Nielle, Bleuet, Coquelicot, Valérianelle ; mais nous ne pouvons pas en faire état ici, car ces plantes très envahissantes se sont répandues un peu partout, parfois loin des points primitifs d'apparition, surtout quand le sol s'y prêtait et que le manque de soins cultureux favorisait leur pullulation (1).

J) GISEMENTS DE PIERRES CALCAIRES ET DE MINERAIS USUELS, FER, PLOMB, ARGENT, ÉTAIN, OR. — En ce qui concerne les gisements de pierres calcaires propres à fournir de la chaux pour les constructions ou de la castine pour les fonderies de fer, j'ai signalé les noms caractéristiques comme *Les Mor-*

(1) Pour plus de détails sur cette question voir Eug. Simon, *op. cit.*

tiers rencontrés dans les départements voisins. Les calcaires de l'étage gothlandien du *Mortier*, en Saint-Jacut (Morbihan) ont ainsi servi de castine lors de l'exploitation des minerais de fer du même niveau géologique. En Finistère il faudrait examiner les abords des zones calcaires dévoniennes du pourtour de la rade de Brest qui ont été exploitées au siècle dernier comme pierre à chaux et y rechercher systématiquement des vestiges gallo-romains. Mais je considère comme caractéristique la présence de traces d'occupation romaine sur l'île de Laber, entre Telgruc et Morgat, près du four à chaux de Rosan où se trouvent des calcaires appartenant au même étage géologique que celui du *Mortier*, en Saint-Jacut. De même, comme me l'a fait remarquer M. le chanoine Abgrall, le calcaire carboniférien du Pont de-Buis a été exploité à la période gallo romaine.

Pour l'exploitation des minerais usuels il est facile d'en retrouver des traces et de les dater d'après les vestiges d'occupation relevés près des anciennes exploitations. On ne saurait donc examiner avec trop de soin le voisinage des affleurements des couches de fer et des gîtes ou filons de plomb, argent, étain et or. Le fer, abondant chez nous, a été largement exploité depuis l'époque gauloise. C'est évidemment pour la recherche du plomb argentifère que se constitua près de Huelgoat le vaste village du camp d'Artus.

L'exploitation de l'étain fut aussi très ancienne dans le massif armoricain (région d'Abbaretz)

Quant à l'or, le professeur Kerforne attribue aux Romains les amoncellements de déblais anciens qui ont été remarqués aux mines de la Bellière.

Tels sont les principaux éléments à l'aide desquels nous pourrions nous lancer dans l'étude scientifique des traces de l'occupation romaine sur le sol où nous vivons.

II.- LES PRINCIPALES AGGLOMÉRATIONS ET LES PRINCIPAUX POSTES MILITAIRES

Les divers itinéraires et les ouvrages historiques anciens qui sont parvenus jusqu'à nous, nous ont conservé les noms de quelques agglomérations ou de quelques postes militaires situés sur le territoire embrassé par le présent travail. Mais, sur ce même territoire, il y avait d'autres stations d'importance égale, à en juger par leurs vestiges, et dont les noms gallo-romains ne nous ont pas été transmis.

Parmi les localités du Sud-Ouest de l'Armorique qui sont implicitement citées dans les documents anciens nous retiendrons les noms suivants.

D'abord Carhaix (*Vorgium*) dont la dénomination réelle a fait l'objet de beaucoup de discussions, les uns y voyant la ville de *Vorgium*, les autres celle de *Vorganium*, d'autres, enfin, les deux à la fois. Voici maintenant Quimperlé, désigné très anciennement sous le nom d'*Anaurot*; dans son voisinage se trouvait *Sulim* (Hennebont (1)). Quimper était connu sous le nom d'*Aquilonia*, Audierne, sous le nom de *Vindana Portus*; le large promontoire où se trouve cette ville, le Cap-Sizun, paraît avoir été le *Gobaëum Promontorium*; l'île de Sein était la *Sena Insula*. Au voisinage et au Nord de la région que nous étudions se trouvaient encore *Gesocribate* (Brest); *Portus Saliocanus* (Le Conquet); en face *Uxantis Insula* Ouessant; sur la côte de la Manche, *Barsa Insula* (île de Batz); *Mannatias* (Koz Gueodet Perros).

Rappelons en passant quelques autres noms importants de localités de la presqu'île armoricaine qui nous seront utiles à connaître lorsque nous étudierons le réseau des voies

(1) Comme me l'a fait remarquer M. Waquet, *Blabia* se rapporte plus vraisemblablement à Blaye qu'à Port-Louis.

romaines. Ce sont : dans le Sud, *Locmariaker* ; *Darioritum* (Vannes) ; *Duretia* (Rieux) ; *Grannona* (Guérande) ; *Brivates Portus* (La Grande Brière) ; *Nanmetum Portus* et *Condevicnum* (Nantes) ; *Raliatum* (Rezé) ; dans le centre, *Sipia* (Visseiche et *Condate* (Rennes) ; dans le Nord, *Ad Fines* (Feins) ; *Aletum* (Saint-Servan) ; *Fanum Martis* (Corseul) ; *Regina* (Erquy).

Mais il existe, par ailleurs, dans le Sud-Ouest de l'Armorique, plusieurs centres habités ou fortifiés, importants à l'époque gallo-romaine et dont les noms anciens ne nous sont pas parvenus.

La ville d'Is, par exemple, occupait un grand espace, indiqué par ses nombreux vestiges, sur le territoire des communes actuelles de Douarnenez, Ploaré, Plonévez Porzay et Tréboul. En outre, dans le Cap Sizun, le camp de Castellien dont nous avons pu voir les hauts remparts et dont nous déplorons la destruction récente, présentait assez d'intérêt aux yeux de ses auteurs pour avoir entraîné la construction de la superbe voie romaine, encore très visible, qui le reliait à la ville d'Is. A l'extrémité Nord-Ouest du Cap-Sizun, près de la pointe du Van, la station de Troguer, où l'on voit encore des substructions en petit appareil, motivait l'aboutissement d'une autre voie romaine qui la reliait à la ville d'Is et à Aquilonia.

Parmi les groupes notables de vestiges gallo-romains de notre région je dois citer la station de Keruret avec extension vers Kerel et Saint Guénolé, station protégée par des postes militaires, au carrefour de plusieurs voies romaines, entre Le Pérennou et Pluguffan.

Un autre groupement remarquable s'observe aussi sur un espace de 1500 mètres de long près et à l'Ouest du bourg de Saint-Evarzec ; là, en dehors des noms caractéristiques comme Kerromen, Moguerou, Cosker, on trouve, sur ce plateau, des vestiges gallo-romains au Cavardy, à Kerromen, à Cosker-braz.

En dehors des limites de ce travail, dans le Nord du Finistère actuel, il ne faut pas oublier, non plus, l'importante station gallo-romaine de Kerilien.

Quelques détails maintenant sur les stations gallo-romaines les plus développées du Sud-Ouest de l'Armorique.

Carhaix. — Carhaix a droit à une place d'honneur parce que de cette grande agglomération gallo-romaine rayonnaient plusieurs voies qui la reliaient soit avec divers centres de l'Armorique occidentale, soit avec Nantes, Rennes, Saint-Servan et le reste de la Gaule.

Comme le fait remarquer M. P. du Chatellier (1), la ville gallo-romaine de Carhaix dépassait les limites de la ville actuelle. Il a été rencontré sur le territoire de cette commune et sur celui de la commune de Plouguer de nombreux souvenirs de l'occupation romaine.

D'abord, des ruines d'habitations, d'hypocaustes, une mosaïque, une aire en ciment, des tuiles à rebord, des poteries, un fragment de colonne en marbre blanc. Puis des statuettes en bronze, des monnaies romaines en quantité, des pierres fines gravées, et une bague en or, du poids de 13 grammes, portant au chaton deux bustes affrontés avec une inscription :

SABINE VIVAS

Puis encore la série de trois plats en bronze plaqués d'argent à l'intérieur et de trois casseroles en argent, dont deux avec inscriptions, rencontrées par M. Nédélec, ancien député du Finistère, dans sa parcelle n° 225 (Park ar Frou) de la section cadastrale de Carhaix, à côté de beaucoup de monnaies romaines en bronze, de six en argent, d'une en or (2).

C'est ensuite la découverte en janvier 1898, par M. P. du

(1) P. du Chatellier, *Les époques préhistoriques et gauloises dans le Finistère*, 2^e édition, p. 162-164.

(2) P. du Chatellier, dans la *Revue Archéologique*, 1895.

Chatellier, d'une nécropole d'où il fut retiré 405 vases avec restes incinérés et quelques monnaies, dans la parcelle n° 25 du plan cadastral de Carhaix (1).

C'est enfin la constatation de la présence à Carhaix et dans sa banlieue Est des vestiges nombreux de l'aqueduc qui amenait dans la ville gallo-romaine les eaux de la butte de Coat-ar-Scaon, entre Paule et Glomel.

Le trajet de cet aqueduc a été étudié avec le plus grand soin par notre confrère M. l'abbé Rolland ² dans un mémoire publié par notre Société. Nous y apprenons que les travaux d'art exécutés par les Romains pour l'adduction à Carhaix des eaux de Coat-ar-Scaon et de points intermédiaires décrivent encore actuellement un trajet sinueux, en grande partie sur la rive droite du canal de Nantes à Brest et que plusieurs portions de cet aqueduc livrent encore passage à des eaux courantes. L'auteur nous y renseigne sur l'emplacement du château d'eau de Carhaix et nous décrit les ramifications de l'aqueduc qui s'étendent encore aujourd'hui sur 1.500 mètres du Nord au Sud et 1.000 mètres de l'Est à l'Ouest.

Cette agglomération gallo-romaine qui a précédé la ville moderne de Carhaix ne paraît pas avoir été entourée d'un mur d'enceinte ; il en sera de même de toutes les agglomérations de cette période que nous rencontrerons dans le Finistère. Les seules villes armoricaines qui aient présenté des traces de fortifications sont Nantes, Rennes, Saint-Servan (Alet) et Vannes. Par ailleurs, le mur d'enceinte du Park-ar-Groaz à Aquilonia et les maçonneries gallo-romaines du château de Brest doivent être considérées comme entourant non des villes, mais de simples postes militaires.

(1) P. du Chatellier, *Les époques préhistoriques et gauloises dans le Finistère*, p. 163.

(2) Abbé L. Rolland, *L'aqueduc romain de Carhaix* *Bulletin de la Société archéol. du Finistère*, 1900).

Quimperlé.— Il est hors de contestation qu'un groupement assez important d'habitations romaines a occupé sur une surface d'environ 1 kilomètre carré les côteaux de la rive gauche de l'Ellé et du Laïta entre ces rivières, Kerdaniel, Saint-Avit et Trévoazec en Quimperlé ; la voie romaine d'Angers à Aquilonia, traversait cette agglomération. D'assez nombreux vestiges gallo-romains y ont été rencontrés.

Aquilonia. Avant la fondation du Quimper breton au confluent de nos deux rivières, la ville d'Aquilonia a occupé plus au Sud, le plateau du Frugy. sa pente Ouest et le quartier de Locmaria.

Notre confrère Le Men a longuement décrit le poste militaire de Park-ar-Groaz (1) qui couronnait notre Frugy et notre confrère M. le lieutenant, aujourd'hui colonel Dizot a rendu compte de la fouille faite par lui de la nécropole voisine (2). Nos bulletins et l'ouvrage déjà cité de M. P. du Chatellier renferment par ailleurs un bon nombre de renseignements sur les nombreux vestiges de l'occupation romaine qui ont été retrouvés sur un espace de plus d'un kilomètre carré.

Au poste militaire de Park-ar-Groaz convergeaient plusieurs voies romaines importantes formant une croix à branches Nord Sud et Est Ouest. Ce poste occupait, en outre, une situation stratégique remarquable Il est donc bon de nous remémorer quelques détails donnés par Le Men sur cet établissement.

Le Men a donc constaté l'existence sur le plateau du Frugy d'un établissement gallo-romain dont l'enceinte rectangulaire de 120^m × 75^m était constituée par un mur en petit appareil, épais de 40 ⅔. Dans cette enceinte existaient six constructions

(1) *Bulletin de la Société Archéologique du Finistère*, 1^{er} volume, 1873-77.

(2) *Bulletin de la Société Archéologique du Finistère*, 1896,

rectangulaires bâties en petit appareil assez grossier, sauf aux angles. L'une de ces constructions, de 29^m × 10^m, présentait sur ses murs, épais de 60[⁄]_m, des contreforts large de 1' 40 faisant en dehors et en dedans une saillie de 0^m 30. Notre confrère a pu constater que le sol de ce bâtiment qui comprenait plusieurs pièces était bétonné et que les enduits des murs étaient peints en rouge vif avec des panneaux encadrés de filets verts et jaunes. Une autre construction avait 16^m × 6^m. Elle portait les traces d'un incendie. Une autre encore, placée au voisinage de celle qui paraît avoir été le poste de la garnison, était une tour représentée au moment des fouilles par les substructions de deux carrés emboîtés. Le carré intérieur semble avoir formé un terre-plein et le carré extérieur avoir servi de support à la rampe d'accès au terre-plein ; quoiqu'il en soit, cette tour constituait un excellent poste d'observation pour tout ce qui pouvait se passer vers la baie de Kerogan.

Je n'insiste pas sur le détail des autres constructions que l'on trouvera tout au long dans l'étude publiée par Le Men. Je rappelle seulement que cet archéologue a noté la présence à 140 mètres au Nord-Est de l'enceinte du Park-ar Groaz d'un autre observatoire à plan, tout-à fait comparable à celui signalé plus haut, mais d'une construction plus soignée. La tour extérieure de cet observatoire, placé au point culminant du plateau, avait 7 mètres de côté ; l'intérieure 3^m 40 ; ses murs, bien appareillés, avaient 50[⁄]_m d'épaisseur ; de ce point il était possible de surveiller un vaste horizon et de correspondre avec plusieurs autres postes militaires par des signaux lumineux, selon une méthode largement utilisée dans l'ancienne Gaule. Parmi les rares débris trouvés dans cet observatoire, on remarque surtout un épais fragment d'ardoise sur lequel a été gravée une rose des vents.

Le Men cite un certain nombre de débris de poterie, plomb, fer, bronze, os, verre, et des monnaies romaines rencontrés dans l'enceinte du Park-ar-Groaz.

•

Parmi ces objets, une bague en bronze, à patine épaisse, de 23 $\frac{7}{8}$ de diamètre, portait sur un châton ovale en gravure au trait, une croix à branches inégales avec une palme dans chaque angle. La présence de cette bague dont la patine souligne l'antiquité, nous indique qu'il existait à un moment donné un élément chrétien parmi les occupants gallo-romains du Park-ar-Groaz.

L'agglomération d'Aquilonia paraît avoir été surtout groupée aux abords d'une longue rue à direction Est-Ouest, qui traversait la ville, descendait la pente du Frugy vers Locmaria où elle franchissait l'Odet.

Un voyageur gallo romain venant de l'Est aurait rencontré les premières habitations au voisinage des fermes actuelles de Saint-Laurent, de Lesperbez et de La Tourelle où des traces en ont été constatées. Plus loin, il serait arrivé au poste militaire du Park-ar-Groaz, qui commandait l'intersection des voies mentionnées plus haut. En approchant de la rivière, là où sont aujourd'hui la ferme du Petit-Méné, le faubourg de Locmaria, le parc de Poulguinan, il aurait vu encore une série d'habitations dont on retrouve souvent des vestiges et dont le souvenir se manifeste à l'œil le moins prévenu par de nombreux fragments de tuiles à rebord traînant sur les terres cultivées et le long des chemins. On est en droit de penser que les parties en petit appareil de l'église romane de Locmaria ont été construites avec des matériaux provenant de quelque édifice gallo romain (un temple peut-être) (1).

La nécropole d'Aquilonia, mise partiellement à jour par notre confrère M. Divot, paraît avoir été située entre le Park-ar-Groaz et Locmaria, au bord Sud du champ de manœuvres actuel.

M. P. du Chatellier rapporte à un âge antérieur, au début de la période gauloise, la curieuse sépulture explorée par

(1) H. Waquet, *Vieilles pierres bretonnes*, p. 74

M. Grenot, à la ferme de La Tourelle, dans le champ dit Park-ar-Bosser (1). Là, sous les ruines d'un établissement romain renfermant de très nombreuses statues en terre cuite représentant des Vénus (2), des Lucines, des cavaliers, des taureaux, des chevaux, s'étendaient les deux chambres d'une grotte souterraine artificielle, d'un modèle absolument classique à l'époque du fer.

Il existait une ébauche de faubourg sur le parcours de la voie romaine du Nord à l'emplacement de la rue actuelle du roi Gradlon et de la place Saint-Corentin. Nos deux musées s'élèvent, en effet, au voisinage de substructions d'habitations romaines, comme l'ont montré des trouvailles de tuiles à rebord faites en ces deux points. Mais le véritable faubourg de la ville se trouvait au Sud d'Aquilonia. Il était desservi par la voie romaine à direction Nord-Sud dont on retrouve les traces depuis le Park-ar-Groaz jusqu'au littoral de Bénodet. A droite et à gauche de cette voie, mais surtout, semble-t-il, aux abords de la baie de Kerogan, s'égrenaient les divers établissements dont on retrouve les traces de nos jours. A travers ces sites charmants des abords de la baie l'on voyait ainsi, durant 6 kilomètres, se succéder une série de résidences, d'exploitations agricoles ou industrielles placées sous la protection de plusieurs postes militaires. Les vestiges gallo-romains se montrent ainsi à Poulguinan, à Kernotér, à Kergren, à Lanros ; il s'agit probablement de villas, tandis que dans ceux rencontrés à Kerradéneq, au moulin de la Lande et à Toulven, M. P. du Chatellier croit voir d'anciens fours à potiers gallo-romains (3), opinion très défendable puisque nous sommes là dans la région si riche en couches d'argiles tertiaires que les

(1) P. du Chatellier, *Les époques préhistoriques et gauloises dans le Finistère*, p. 65, 66 et 330.

(2) L'une des Vénus portait au revers l'inscription : REXTUGENOS SVLLIAS AVVOT.

(3) P. du Chatellier, *Les époques préhistoriques*, p. 33-41.

géologues désignent sous le nom de « bassin de Toulven » et qui a fourni d'argile depuis leur début, déjà ancien, les faïenceries de Locmaria.

Au delà du goulet communs aux anses de Toulven et de Saint-Cadou, sur les côteaux dominant les Virecours, d'autres stations gallo-romaines existaient encore dont les plus connues sont celles du Buzit, de Boutiguéry, de Kéranscoët ; enfin, au bord de la mer, à Bénodet, l'établissement du Poulker, sans oublier en passant les fours à potiers de Kéraign, en Gouesnach, contenant des creusets à section rectangulaire dont j'ai déjà parlé plus haut

Sur la rive droite, dominant la vallée où s'étend aujourd'hui la ville de Quimper, deux grands postes militaires étaient établis sur les côteaux où sont le Likès et l'Ecole Normale d'instituteurs (poste de Bourg-les-Bourgs) ; j'y reviendrai plus loin. Ce que je veux en ce moment, c'est passer en revue les autres établissements gallo-romains qui, sur la rive gauche, commençaient à Pénanguer et qui continuaient à se montrer jusqu'à l'anse de Bénodet dans une série de paysages d'un aspect charmant là où sont actuellement les propriétés de Kerglagatu, Kéral, Kerdour, Kérambleiz, Rossulien, Pérennou, Malakof, Kérobestin, Kergaradec. Et ainsi nous pouvons constater que la plupart des châteaux ou des villas existant aujourd'hui sur les deux rives de la majestueuse rivière, en aval de Quimper, ont été précédés par des établissements gallo romains où les conquérants de l'Armorique pouvaient jouir de la beauté de la nature ambiante, en même temps qu'ils continuaient à y trouver, comme nous le prouvent les thermes du Pérennou, tout le bien-être dont leurs compatriotes jouissaient sous le ciel de l'Italie.

A défaut d'un mur d'enceinte un certain nombre de postes militaires assuraient la défense d'Aquilonia et de ses faubourgs.

Le trépied stratégique pour la protection de la ville c'était les grands postes de Park-ar-Groaz, du Likès et de Bourg-les-

Bourgs. L'on pouvait facilement correspondre de l'un à l'autre par des signaux et ils assuraient la surveillance des grandes vallées et du pays environnant.

La surveillance des voies et des vallées secondaires à l'Est et au Sud de la ville était assurée par une série d'autres postes décrivant à peu près un quart de cercle à 5-7 kilomètres d'Aquilonia, à Boden, en Ergué-Gabéric, à Ker-an-avel-fresk, en Ergué-Armel ; au Dréau, à Kerdroniou, à Cosker-braz, en Saint-Evarzec et enfin à Beg-ar-C'hastel, près de Lanros à l'entrée du goulet des anses de Saint-Cadou et de Toulven.

Is. — La position et même l'existence de la ville d'Is ont fait l'objet d'un certain nombre de discussions. Son existence est prouvée aujourd'hui et je crois pouvoir affirmer qu'elle était située au bord de la baie de Douarnenez sur l'emplacement de la ville du même nom avec extension à l'Est et à l'Ouest sur les territoires des communes de Ploaré, de Plo-névez-Porzay et de Tréboul. La dénomination populaire de la voie romaine qui passe au Nord de Landrévarzec pour aboutir à Douarnenez est, en effet, Hent-Is, la route d'Is. D'un autre côté de nombreuses et importantes traces de l'occupation romaine sont groupés sur les quatre communes précitées et plusieurs voies anciennes, jalonnées par des établissements romains, partent de ce point du littoral de la baie de Douarnenez ou y viennent s'y terminer ¹).

La légende populaire place aussi au même lieu la capitale du légendaire « Roi Grallon » et pour le vulgaire les ruines gallo-romaines couronnant la falaise des Plomarc'h sont le « Château du Roi Grallon ». Ce personnage plus ou moins mythologique a, quand même, sa statue équestre entre les tours de notre cathédrale et même son tombeau à Landévennec.

(1) Pour M. Le Carguet, au contraire (*Bulletin de la Société archéol. du Finistère*, 1920), Is aurait été situé non dans la baie de Douarnenez, mais dans la baie des Trépassés et le Raz-de-Scin.

Une *gwerze* du *Barzaz Breiz* nous résume en langue bretonne, sous le titre de *Livaden Geris* (Submersion de la ville d'Is) la scène de la destruction de cette cité par les flots, du fait de Dahut, fille de Grallon, qui ravit à son père pendant son sommeil la clef des écluses protégeant la ville contre un envahissement éventuel de la mer. Une toile de notre musée des Beaux-Arts, œuvre du peintre Luminais, représente le roi Grallon fuyant à cheval devant les flots de la mer en compagnie de Saint Gwénolé et précipitant dans le domaine de Neptune, sur l'ordre du saint, sa fille Dahut qui s'était réfugiée auprès de lui.

Enfin, parmi bien d'autres écrits concernant Grallon ou sa fille, l'archéologue Bizeul a composé sous ce titre « Le Roi Grallon » une chanson française pleine d'une pétulante malice, que le docteur E. Halléguen a reproduite à la fin du premier volume de son grand ouvrage *L'Armorique bretonne, celtique, romaine et chrétienne*. Je ne cite que pour mémoire le fantaisiste opéra *Le Roi d'Is*, musique de Lalo, etc. . .

Quoiqu'il en soit, même en écartant tout ce qui touche à la légende, (reposant sûrement sur un fonds de vérité), la ville d'Is nous apparaît, d'après ce qu'il en reste, comme ayant été à l'époque gallo romaine un centre important.

Le développement de l'Est à l'Ouest des vestiges de la ville d'Is offre à vol d'oiseau, du Grand Riz, en Plonévez Porzay, à Saint-Jean-de-Tréboul, une étendue de 5 kilomètres. Vers l'intérieur des terres, dans la direction du Nord Sud, on retrouve des traces de monuments romains rattachables à la ville d'Is sur une largeur moyenne de 1500 mètres. Parmi les débris de constructions civiles, ceux du Grand Riz, des Plomarc'h, du Guet, du Beret (près de la gare, de Saint Jean de Tréboul, sont les plus connus.

Au point de vue militaire, l'île Tristan, ancien oppidum gaulois, fut certainement utilisée par les Gallo-Romains, étant donné les vestiges qu'ils y ont laissé et étant donné, de plus,

la situation stratégique de cette île utilisée également plus tard comme repaire par le célèbre brigand Guy Eder de La Fontenelle.

Au Sud, on retrouve des vestiges d'occupation romaine jusqu'à Trégouzel et même jusqu'à Kerru (le village rouge). Les substructions de Trégouzel d'un caractère tout particulier, ont été considérées par M. Halna du Frétay comme appartenant à un temple païen (1). Elles se composent d'un rectangle de maçonnerie, de 6^m 75 × 13^m 75, circonscrit par une enceinte circulaire où cet archéologue voit un pronaos.

Parmi les objets retirés des ruines de la ville d'Is je dois citer : une statue en béton de déesse-mère de 45^{cm} de hauteur provenant de la pointe du Guet ; une statue d'Hercule en pierre calcaire de 60^{cm} de hauteur, provenant de la rue de Poullan au Port-Ru ; une autre aux Plomarc'h. La première de ces statues est au musée de Kernuz ; la deuxième à Quimper. Il est, par ailleurs, assez difficile d'assigner une date au sarcophage en plomb contenant un squelette avec restes d'une étoffe tissée d'or rencontrée dans la rue Fontenelle.

En résumé, en tenant compte des indications données par les archéologues précédents et en particulier de celles qui m'ont été fournies oralement par M. le chanoine Abgrall, nous pouvons nous représenter la ville d'Is comme ayant constitué dans les limites ci-dessus une agglomération particulièrement dense au Port-Ru, au Guet, aux environs de la chapelle Sainte-Hélène, dans les quartiers du Glazen et des Plomarc'h, à l'île Tristan et vraisemblablement sur des terres basses envahies aujourd'hui par la mer.

Car cette catastrophe qui a laissé des traces dans notre folklore, cette submersion d'au moins une partie de la ville d'Is est possible, sinon vraisemblable, étant donné la nature du terrain d'un côté, le travail continu de la mer, de l'autre.

(1) Halna du Frétay, *Les temples romains dans le Finistère* (Bulletin de la Société archéol. du Finistère, 1894, p. 160 et suivantes).

La côte nord et la côte sud de la baie de Douarnenez sont constituées par des roches résistantes, surtout du grès armoricain pour la presqu'île de Crozon et des granulites pour le Cap-Sizun. Ces roches tiennent bon sous l'assaut des vagues, sous le choc des galets, sous les embruns, sous le ruissellement atmosphérique et sous le gel. Si elles cèdent du terrain à ces divers assaillants, leur recul est extrêmement lent et il y a lieu de penser que les belles falaises dépassant 100 m. de hauteur du Cap de la Chèvre ont à peu près le même aspect qu'il y a plusieurs siècles et que dans plusieurs siècles cet aspect n'aura pas sensiblement changé.

Il n'en est pas de même de la nappe de schistes précambriens, d'environ 12 km. de largeur, qui, entre les deux môles constitués par la presqu'île de Crozon et le Cap-Sizun constitue le fond de la baie de Douarnenez, ni de la bande de micaschistes de 1 km. à 1 km. 12 qui les borde au sud et qui forme les falaises du Grand Ris.

Toutes ces roches du fond de la baie sont facilement altérables et les agents atmosphériques ont beau jeu pour détruire progressivement le relief de ce triangle de terrains peu consistants situés entre le chaînon nord et le chaînon sud de la bifurcation des montagnes Noires. C'est à cette friabilité des micaschistes qu'est dû le creusement des grottes du Ris. Quand elles auront suffisamment entamé la falaise en profondeur celle-ci s'écroulera et le phénomène se reproduira en arrière en avançant un peu plus vers l'est. C'est pour la même raison que telle pointe sapée par les flots à droite et à gauche, vers sa base, s'est isolée vers le milieu de la côte du fond de la baie pour se transformer en îlot qui, de destruction en destruction, se transformera lui-même en récif. Ce sont là des faits d'observation courante et notre région en offre des exemples nombreux.

Dans le cas particulier de la ville d'Is, il est vraisemblable, comme l'explique le docteur Halléguen, que la ville haute a

été partiellement détruite du fait de l'érosion par les flots des falaises qui la supportaient et que la ville basse, située dans le vallon du Ris, a été submergée et ensablée.

La ville d'Is paraît avoir eu, comme la ville d'Aquilonia, une banlieue assez peuplée à la période gallo-romaine. Les établissements sont nombreux vers l'ouest et le sud-ouest. sur un parcours de 8 km. Nous en reparlerons en étudiant le trajet des voies romaines qui, de l'est à l'ouest parcouraient le Cap-Sizun.

Non enclose de murailles, la ville d'Is possédait une ceinture de forts commandant les voies qui constituaient un véritable camp retranché. Actuellement, en allant du nord-est au sud et à l'ouest de la ville on a reconnu les postes militaires de Trémalaouen, de Trézent, de Penguilly, de Kermaburon, de Lesvoyen, de Coz-Feunteun, de Castellien, de Lestieux. Au nord-ouest, l'oppidum de l'île Tristan, commandant l'entrée de la rivière de Port-Ru, a été, nous le savons, utilisé par les Romains.

(A suivre).

D^r PICQUENARD.
